

Communauté des esprits dans la religion : accomplissement individuel ou aliénation par la superstition ?

Cours transversal 17

1. Spinoza

L'expérience que Spinoza fait des diverses formes de religion le pousse à distinguer soigneusement les effets qu'elles peuvent avoir sur les individus et les sociétés.

C'est avec l'exclusion, par le *herem*, de sa communauté d'origine, qu'il comprend le caractère nocif de certaines formes de foi (l'orthodoxie fanatique) et de certaines manières d'« être ensemble ». Car la puissance interne de persuasion et de terreur exercée par la foule religieuse l'emporte sur la faible puissance de l'individu, privé de l'exercice de son droit naturel et, en l'occurrence, de sa pensée et de son jugement critique. L'aliénation de l'individu (la perte de soi et du sentiment d'être soi) est alors à son comble. La pathologie religieuse révèle, en quelque sorte, la pathologie communautaire, ou plutôt « communautariste ». Notez que nous pouvons en dire autant des formes du communisme soviétique, chinois ou autre, où la pensée de Marx a été détournée à la faveur de superstitions et de religions divinisant et fétichisant non seulement les fondateurs, mais encore le Parti et l'Armée au nom du Peuple. Ces leçons sont transversales et réciproques : la pire des communautés s'alimente de la pire « religion », la meilleure religion nourrit la meilleure communauté.

Il faut donc distinguer les bonnes religions et les bonnes communautés des mauvaises. Ou plutôt : les bonnes manières de croire et les bonnes façons d'être ensemble, de vivre ensemble. C'est pour cette raison que Spinoza refuse la réduction de la vraie religion à la superstition, au fanatisme et à la servitude ; la réduction de la vraie communauté à la secte, communauté close.

L'individu peut déjà lui-même faire l'expérience, sur lui-même, des bienfaits de la vraie religion faite de piété, de charité et d'amour (Spinoza retient cette leçon de Jésus, donc du christianisme) et chercher, pour lui-même, comment faire communauté autour de lui, par la tolérance, l'écoute, l'amitié et le souci de la vérité. C'est en ce sens qu'il peut se réaliser comme être singulier et non plus comme simple particulier, qu'il peut s'accomplir en accédant à sa propre perfection, c'est-à-dire dans le fait de vivre de façon optimale sa puissance d'être et de penser : « deviens ce que tu es, à condition de l'apprendre », disait Pindare, C'est ainsi que se réalise l'éthique comme désir de raison. Sur le plan de la vie sociale et politique, le vrai Souverain sera donc celui qui rendra l'autorité à la vraie religion, et qui rendra possible l'institution d'une vraie communauté, fondée sur la sécurité, la justice et la paix.

2. Eschyle

Nous éviterons soigneusement le terme de « superstition » pour évoquer la religion grecque. Sans entrer dans le vaste débat magistralement traité par Paul Veyne, dans l'ouvrage, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante* (Seuil, 1992), nous inviterons simplement à distinguer la foi en certains principes théologiques profonds et aux valeurs qui l'accompagnent, des récits poétiques qui en proposent des allégories. La foi des Grecs fut sans doute comparable à celle d'un Einstein, scientifique et croyant, considérant le récit de la Genèse

biblique comme une simple allégorie poétique. Il est certain qu'Eschyle avait de profondes convictions religieuses, et qu'elles sont la clef de voûte de son théâtre. **La religion ne saurait être présentée comme une aliénation. Le respect des dieux, la compréhension des principes de justice qui les guident sont la seule voie pour assurer une inscription sereine de l'individu dans la communauté et une cohabitation apaisée des communautés entre elles.** L'accomplissement individuel, que l'on confère un sens positif au terme, ou qu'il soit perçu comme l'aboutissement du châtime (et c'est surtout le cas dans les deux tragédies étudiées) est toujours le fruit de la volonté divine : « voici accomplies aujourd'hui les malédictions d'un père ! » (*Les Sept contre Thèbes* ; p. 163) « aux malheurs que les dieux envoient nul ne saurait échapper » (p. 165). L'homme ne peut que s'y plier : « voici que s'achève le douloureux règlement des imprécations d'autrefois » (p. 167), « il retombe toujours d'aplomb, jamais ne va à terre, le sort dont Zeus a décidé d'un signe de son front qu'il devait s'achever. **Les voies de la pensée divine vont à leur but par des fourrés et des ombres épaisses Que nul regard ne saurait pénétrer** » (*Les Suppliantes*, p. 54). Eschyle invite alors les spectateurs à fonder la sagesse sur la piété, et à organiser toute leur vie à partir d'une telle conduite : « **Prends une décision qui d'abord respecte les dieux** » (*Les Suppliantes*, p. 65) pourrait être le fin mot du théâtre eschyléen.

3. Edith Wharton

La religion n'intervient guère dans le roman, tout entier voué aux questions des apparences sociales, du mariage et de la passion ainsi que de l'émancipation impossible de l'individu par rapport à la communauté. **Toutefois, le chapitre XIX qui ouvre le deuxième livre met en scène la religion, comme pur « rite » social « immémorial » (XIX), déconnecté d'une vraie foi**, à travers la prestigieuse et spectaculaire cérémonie nuptiale de May et Newland. Aucune véritable spiritualité ne semble habiter Grâce Church ni l'assistance, d'autant que la scène est évoquée du point de vue interne de Newland, paralysé par sa distraction, le sentiment d'un artifice et d'une absurdité sans nom. Seule la question de l'exposition, ou non, des cadeaux de noces semble « revêtir le caractère de l'absolu » (XIX) et **l'émotion vraie de l'amour et du couple consacré en ce jour glorieux au son de la célèbre marche de Haendel semble se perdre dans « la traditionnelle averse de riz et la pantoufle de satin » (XIX).**